

ils en parlent encore

SIMONE SUSSKIND

Passion pour la paix

Quel a été votre parcours de formation ?

Simone SUSSKIND: Je suis juive. Mes parents, des immigrants d'Europe de l'Est, ont vécu les conséquences de la Shoah. Mon père en est sorti complètement traumatisé. Son rêve était que je ne subisse pas ce que lui avait subi. Il a commencé par me mettre dans une école maternelle catholique. Mais cela n'avait pas de sens, étant donné le milieu qu'il fréquentait, la langue qu'il parlait. J'ai donc rejoint l'école communale, puis le lycée à Schaerbeek en latin-grec. Ensuite je suis allée à l'ULB en sciences sociales, puis en sciences économiques, jusqu'à la 1^{re} licence. C'était dans les années "mai 68"...

Mon identité juive étant très importante pour moi, j'ai très vite rejoint les étudiants juifs, puis j'ai intégré professionnellement le Centre Communautaire Laïc Juif. J'y ai fait une longue carrière, à la fois sociale, culturelle et politique. Quand j'en ai quitté la présidence en 1996, j'ai continué à développer une série d'activités comme "Dialogue et Rencontre",

pour promouvoir le processus de paix israélo-palestinien. J'ai toujours eu la conviction, en effet, qu'il n'y aurait de solution au Moyen-Orient qu'en trouvant une formule de reconnaissance mutuelle de deux états l'un à côté de l'autre.

Dans votre parcours, y a-t-il des personnes, des événements qui vous ont, en quelque sorte, "appris la paix" ?

SS: Oui. L'ouverture aux autres, en tout cas. Un professeur de morale, à l'école primaire, nous a emmenés à la rencontre de personnes en difficulté sociale. Cela a été une réelle prise de conscience. Pour ce qui est de la paix, c'est venu plus tard, à l'université, dans la foulée de la guerre de 1967. Je me suis fortement impliquée dans des associations d'étudiants juifs et j'ai été confrontée à la question palestinienne, dont j'étais ignorante jusque-là. Nous avons constitué une association qui s'appelait "*Israël-Palestine, deux états pour deux peuples*", et cela a été très mal perçu partout! Dans le meilleur des

cas, nous étions ridiculisés et, dans le pire, on nous traitait de traîtres à la cause juive. Mes pauvres parents recevaient des appels d'amis juifs qui leur disaient de me chasser de la maison, parce que j'étais un agent du Fatah!

Pourriez-vous évoquer l'un ou l'autre souvenir scolaire, à partir de quelques mots? Le premier est "juive".

SS: Cette affirmation identitaire accompagne tout mon parcours. Mon père aurait préféré, à la limite, que je l'esquive et, sans doute par réaction, je me suis engagée contre sa volonté dans un mouvement de jeunes juifs sionistes dont un des objectifs était de partir s'installer en Israël. Mais j'ai vite compris que ce n'était pas pour moi! La spécificité "laïque" de cette identité s'est construite progressivement. Il n'est pas toujours évident d'expliquer qu'on puisse avoir une identité culturelle, avec un profond sentiment d'appartenance qui ne soit pas nécessairement religieux.

Carte d'identité

Nom: SUSSKIND

Prénom: Simone

Âge: 59 ans

Activités:

Conseillère de Laurette ONKELINX pour des projets de diplomatie préventive, essentiellement dans la région méditerranéenne, au Moyen-Orient et en Afrique.

Présidente de l'association "Action dans la Méditerranée".

Docteur *honoris causa* de l'ULB.

Signe distinctif:

toujours une paix en avance

Le message parental était: "Le monde est dangereux autour de nous". Comment en êtes-vous arrivée à vous battre pour la paix?

SS: Si le monde est dangereux, il faut essayer de le transformer, résoudre les conflits autrement que par la guerre, la violence, le racisme, la haine de l'autre. Comment fait-on cela? On parle avec les autres et on essaie de construire des ponts plutôt que des murs. La cellule familiale, la communauté ou la nation peuvent constituer des murs. En Europe, on essaie de construire une zone de paix, de démocratie où on n'étouffe pas l'expression des identités, parce qu'on la voit comme une richesse.

Et le mot "femme"?

SS: Quand j'ai terminé mes études en 1970, une femme n'avait pas le droit d'ouvrir un compte en banque sans l'autorisation de son mari. Et dans la religion juive, les femmes sont considérées comme inférieures. On a donc créé une association de féministes au sein du Centre Communautaire Laïc Juif. Quand j'en suis

devenue présidente, il n'y avait quasi aucune femme à la tête d'une organisation juive en Belgique. Au début de la première intifada, je me suis retrouvée à une réunion internationale de féministes juives à Jérusalem. Le public y était très mélangé. Avec l'intifada qui battait son plein juste à côté, nous nous sommes demandé ce que nous pouvions faire en tant que femmes.

Rentrée à Bruxelles, j'ai proposé au Conseil d'administration du Centre d'organiser une rencontre entre des femmes israéliennes et palestiniennes. Un des membres m'a dit: "*Des femmes? Mais ça va être... sentimental!*". Dix ans après, il m'a dit que j'avais eu raison. Par la suite, j'ai eu l'idée de réunir des femmes de tous les pays du sud de la Méditerranée et des femmes européennes sur le thème: "*Comment les femmes peuvent-elles contribuer à la paix dans la région? Comment la paix peut-elle faire avancer les femmes?*".

Un troisième terme: "injustice"

SS: Dans le judaïsme, la lutte pour la justice est quelque chose de fondamental. Et je me raccroche au judaïsme pour des raisons historiques, culturelles et des valeurs qui remontent à une tradition religieuse: "*Tu ne tueras point. Tu respecteras ton voisin, etc.*". Au fond, la base des traditions judéo-chrétienne et musulmane est la même. Dans la vie, il faut choisir ses combats, parce qu'on ne peut pas tout faire. En ce qui me concerne, j'ai travaillé essentiellement sur la question d'une plus grande justice pour le peuple palestinien, parce que je pense que c'est aussi dans l'intérêt d'Israël. L'injustice n'a pas de nationalité!

Un dernier mot: "dialogue"

SS: C'est précisément ce qui manque dans tous ces conflits. Je me souviens d'une anecdote: lors d'une rencontre entre des Palestiniens et des Israéliens, un conseiller d'ARAFAT a comparé les camps de prisonniers où Israël retenait des Palestiniens à Auschwitz. Après une longue conversation, il a accepté l'idée que ce n'était pas comparable, même si c'était inacceptable, même si c'était injuste. Comment voulez-vous que ce type de prise de conscience puisse se faire sans dialogue? Comment voulez-vous que des Israéliens prennent

conscience de la souffrance des Palestiniens, s'ils ne l'entendent pas?

L'école a joué un rôle important pour moi à ce propos. C'était un outil à la fois d'intégration et d'affirmation de soi. L'école, mais aussi les organisations de jeunesse, qui apprennent beaucoup à prendre des responsabilités.

Quel genre d'élève étiez-vous?

SS: J'étais une élève peu travailleuse, mais avec pas mal de facilités. Je participais beaucoup. Je faisais aussi de la musique et de la danse, parce que mes parents voulaient que j'aie les acquis d'une petite bourgeoisie. Pour eux, il était également important que je fasse des études universitaires. Dans mon milieu, le progrès social venait par les études, mais pas trop longues, parce qu'il fallait se marier aussi.

Dans les matières scolaires, quelles étaient vos préférences?

SS: Très bonne dans les matières littéraires et en langues, je l'étais moins dans les branches scientifiques. J'adorais les versions latines et grecques, jouer avec les mots, traduire quelque chose qui n'était pas compréhensible au départ et pouvoir le transmettre. J'ai appris facilement l'hébreu en le parlant. J'ai d'ailleurs pensé, un moment, faire des études d'interprétariat. Mais j'avais besoin de contacts humains, c'est pourquoi je me suis tournée vers les sciences sociales.

Aujourd'hui, vous allez dans des écoles?

SS: Je suis régulièrement invitée à rencontrer des élèves à propos du conflit israélo-palestinien, de la laïcité ou du dialogue entre communautés. J'ai amené un jour un groupe de femmes iraniennes dans une école. On a longuement parlé avec les élèves, dont 90% étaient d'origine étrangère. Quand ces femmes leur ont demandé: "*Comment voyez-vous les femmes iraniennes?*", alors qu'ils en avaient devant eux sans voile, ils ont tous fait mine d'avoir un tchador! Il n'est pas évident de déconstruire les stéréotypes, et on ne peut y arriver que par la rencontre et le dialogue. ■

INTERVIEW FRANÇOIS TEFNIN

TEXTE MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE